

Jean-Pierre Ostende

L'homme qui a été le fort Saint-André

André raconte à Sandra Beck comment les seigneurs font la guerre depuis leur apparition sur Terre.

À la tête d'un gang, ils tuent, torturent, volent, violent, pillent, s'emparent des terres, créent des tributs et des impôts... Ensuite, ces caïds placent une particule, s'ennoblissent et prennent des airs. Là, ils engagent un poète, un historien, un chroniqueur et leur font raconter l'Histoire. Ils enjolivent, mettent au point un discours entre le conte et l'épopée, inventent les vertus de la chevalerie et découvrent la communication politique. Ils s'affirment protecteurs, inventent la poésie, les contributions sociales, la lyre, l'amour courtois, l'allégeance et le bridge. Ils créent la bravoure, l'humilité, l'honneur, le tournoi, la générosité, la courtoisie et les pantoufles. Ils s'affirment défenseurs de la région, chevaliers aux portes du pays, bienfaiteurs des arts et lettres. Ils ne disent pas invasions mais découvertes, non pas conquêtes mais explorations du monde et il ne s'agit jamais de pillages mais de prélèvements culturels ou de recherches scientifiques.

Dès le premier coup (attaque d'une bande rivale, vol, incendie, mise à sac d'un village), les braqueurs et les dealers le savent, la main de la méfiance absolue s'est posée sur l'épaule de chaque délinquant seigneur. À partir de là chaque seigneur se garde de sa bande comme de sa propre famille. Il se méfie même de ses ennemis. Tout le monde veut le tuer pour tirer son pognon, sa femme, ses terres, son cheval, ses bottes.

- Oui. Et le fort Saint-André de Villeneuve lez Avignon là-dedans ?

- J'y viens. Le seigneur a besoin d'un château-fort pour se défendre, et pour ça il s'endette et donc pille à nouveau et pillant il a besoin de se défendre plus encore et ainsi de suite...

Sandra Beck est effrayée.

- Dis-moi, André... Philippe le Bel t'a désiré comme fort pour garder la frontière avec le comté de Provence, c'est ça ?

- Oui. J'étais soldat. J'adorais le Rhône. Il passait devant moi du matin au soir. J'ai été si déçu quand son lit, à force de débordements, s'est trouvé peu à peu éloigné de neuf cents mètres.

- À la fin du XVIIIème siècle, il était loin de toi.

- Oui. Pendant deux siècles nous étions si bien l'un contre l'autre. C'est parti en sucette. Le roi a piqué le comté de Provence, on n'avait plus besoin de moi comme fort et j'ai dû me recycler en prison.

- Ça s'est encore aggravé, tu disais hier...

- Après, j'ai dû fermer la prison. La mondialisation touristique, j'ai pris des cours pour devenir monument : Continuez le chemin jusqu'à la muraille, contemplez le point de vue et rendez-vous à la chapelle puis empruntez la tourelle d'escalier, observez l'assommoir, montez sur la terrasse, suivez le chemin de ronde, admirez la salle des herses, appréciez la salle du four à pain, descendez jusqu'à la salle du viguier.

- Tu regrettes aussi, tu m'as dit, André, d'être présenté nu.

- Oui. Sans tenture ni même des chaises ou des tables, des lits, rien. Je voudrais quelque chose d'humain et pas seulement les pierres, les dalles, la froideur, les murs abîmés.

- André, les visiteurs t'aiment ainsi : tu es un militaire, on t'imagine comme ça, on ne veut pas d'un fort mignon, douillet, cosy, tendre et coquet. On te veut pierre nue, dur, coriace, ferme, puissant, viril. On veut que tu sentes la mort, la guerre. Les visiteurs t'imaginent et te désirent ainsi.

- Oui, je sais. C'est mon malheur.

- Il faut t'y résigner. Si tu étais un château du XVIIIème siècle... tu serais bichonné, ton jardin serait féérique, tes buissons peignés, tes statues mignonnes, tes bosquets toilettés, tes fontaines illuminées la nuit, on montrerait tes tables de jeux raffinées, tes chaises sur des tapis persans et du parquet ciré, tes vases de Chine, tes tableaux charmants, ton clavecin précieux, tes tapisseries parfaites, tes meubles lustrés, tes lustres éclairés – on ne supporterait pas de voir tes pièces vides, tu serais chouchouté, pomponné, astiqué, t'aurais pas la cheminée noire et les pierres apparentes.

- C'est vrai. Putain de cheminée noire. J'en fais des cauchemars.

Depuis un mois André va mieux. Récemment il a vu *Le mépris* de Godard et il a dit : je laisse tomber le fort pour refaire ma vie.

- C'est vrai, André ? Pour de bon ?

Le soir, Sandra l'emmène vers ce night club restaurant aux lumières clignotantes : le *Hamburger Hamlet*.

Elle sourit. Il lui chuchote à l'oreille :

- Tu la vois ma couronne de mâchicoulis ? Tu la trouves jolie ?

- Oui.

- Et mes créneaux tu les aimes ? Et mes graffiti ? Et mes courtines, elles sont sublimes, non ?

- Oui.

- Tu le trouves joli mon chemin de ronde ?

- Oui, très joli.

- Et ma tour, tu l'aimes ? Et mes archères ? Et mes merlons ?

- Oui. Énormément. Ah ! Tes merlons, je les adore.

- Qu'est-ce que tu préfères : mes courtines ou la pointe de ma tour ?

Elle dit : Je sais pas. C'est pareil.

- Et les pierres de ma calade, tu les aimes ?

- Oui.

- Moi je trouve qu'elles sont pas assez rondes. Et ma chapelle ?

- Aussi.

- Tout ? Mon abside polygonale ? Mes bandes lombardes ? Mon escalier de la tribune ? Mes moulures, mes blasons royaux ?

- Oui, tout.

- Donc, tu m'aimes totalement ?

- Oui. Je t'aime totalement, tendrement, tragiquement, André.

Au karaoké du *Hamburger Hamlet* ils ont entendu *Sorrow* par The National. Ils ont chanté ensemble.